



Hachette

L47
4664

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

(10 à 12 volumes format grand in-8, qui seront publiés par livraisons)

EN VENTE :

TOME I. — L'EUROPE MÉRIDIONALE

(GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT 4 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEUR
200 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 60 GRAVURES SUR BOIS

TOME II. — LA FRANCE

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT UNE GRANDE CARTE DE LA FRANCE
10 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEUR
234 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 69 GRAVURES SUR BOIS

TOME III. — L'EUROPE CENTRALE

(SUISSE, AUTRICHE, HONGRIE ET EMPIRE D'ALLEMAGNE)

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT 10 CARTES EN COULEUR
100 CARTES ENCADRÉES EN NOIR DANS LE TEXTE ET 76 GRAVURES SUR BOIS

Prix de chaque volume : Broché, 30 fr. ; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 37 fr.

EN COURS DE PUBLICATION :

(BELGIQUE, HOLLANDE, ANGLETERRE, DANEMARK, SUÈDE ET NORVÈGE)

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION.

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément.

Les souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.



KANDERSTEG : L'HOTEL VICTORIA; LA BLUMLISALP ET LE DOLDENHORN.

CHAPITRE VII

Le mont Sanetsch. — Un mauvais pas au col du Rawyl. — Le passage de la Gemmi, Kandersteg, Frutigen. — Promenade nocturne ; Berne et le cours de l'Aar. — Origine et premiers développements de la ville. — La bataille de Laupen. — Achats et conquêtes. — La vieille Suisse et le service mercenaire. — Le patriciat bernois. — Les derniers combats de la cité. — L'épopée de l'Ours. — Le Palais Fédéral.

I

Quatre cols font communiquer le canton du Valais avec celui de Berne. Ce sont, de l'est à l'ouest : le Grimselpass, qui, du sommet de la vallée de Conches, conduit dans le Haut-Hasli; nous nous réservons de l'aborder plus tard en sens opposé, c'est-à-dire par l'épique défilé qui de Meiringen monte à la Handeck; — le col fameux de la Gemmi, par où l'on gagne, partie à pied, partie en voiture, Frutigen et le lac de Thoune; — enfin les passages du Rawyl et du Sanetsch, qui, s'ouvrant l'un et l'autre près de Sion, débouchent vers le Simmenthal.

De ces quatre cols, celui du Sanetsch est le moins frayé, et il mérite de l'être en effet, étant le plus pénible. Le plateau supérieur, où se dresse un calvaire limitrophe, a fourni un de ses plus heureux sujets de tableaux à M. Ritz, le peintre sédunois déjà mentionné. Un groupe endimanché de montagnards, hommes, femmes et enfants, venus des huttes voisines, est agenouillé devant la grande croix plantée au revers du rocher; ne pouvant descendre aux églises d'en bas, ces gens célèbrent ici à leur mode alpestre le jour du Seigneur; l'ancien donne lecture de l'office divin, que les autres écoutent avec recueillement. Tout autour, une nature silencieuse et rigide. L'im-

E. Machet

mense nef a pour coupole le firmament, pour murs d'enceinte les Diablerets, le Wildhorn plus farouche encore, et comme clôture extrême, par delà les escarpements des vallées d'Hérens et de



LE COL DU RAWYL.

Nendaz, les plus grandioses sommités pennines. Un orgue invisible accompagne souvent de ses notes puissantes le murmure de la troupe dévote : c'est le fracas des pierres qui s'abîment ou le roulement lointain des lavanges.



LE DIMANCHE AU SANETSCH.

Le col du Rawyl ou des Ravins mène à la Lenk, toujours dans le Simmenthal ; mais, comme il y a, au besoin, deux façons de gravir l'escalier de sa chambre, — par les degrés ou sur la rampe, — de même il est deux manières, laissées au choix d'un chacun, de monter tout d'abord d'Ayent, l'étape initiale de la route, aux chalets peu avenants du Bas-Rawyl. La première, c'est de suivre bourgeoisement le chemin des mulets, qui est aussi le chemin des ânes, et qu'une main prévenante a tracé tout exprès au revers du mont ; la seconde, infiniment plus funambulesque, est de se risquer par la *Kändler*. La *Kändler* est une conduite d'eau accolée, ainsi qu'une gouttière, à des parois de rochers à pic, et dont le rebord, parfois en surplomb, large en moyenne de 40 centimètres et cavalièrement dépourvu de toute balustrade, constitue l'unique substratum offert aux orteils du voyageur.

« Heureux ceux qui plantent des choux ! dit quelque part l'aimable Töpffer ; ceux-là ont un pied en



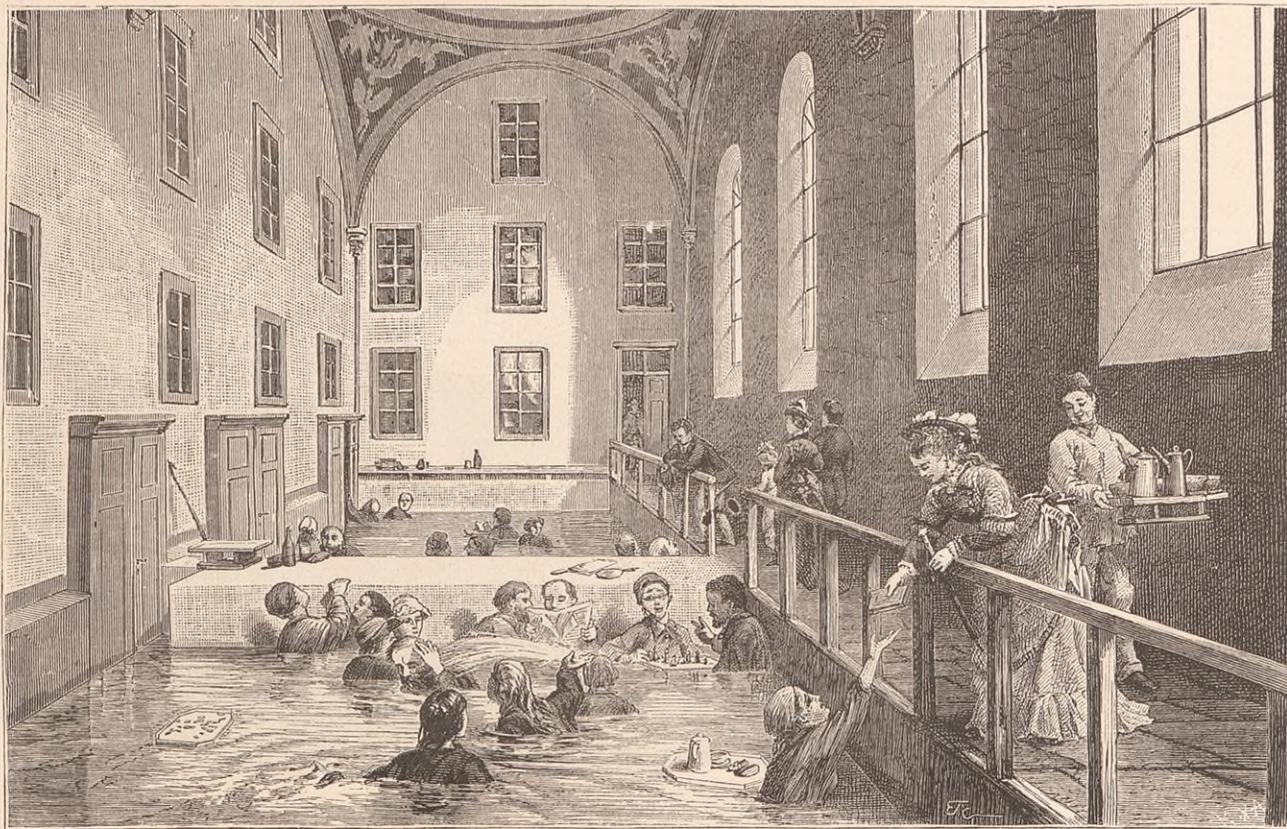
LA CROIX DU RAWYL.

terre, et l'autre n'en est pas loin. » Combien plus noble est votre posture, héroïque grimpeur au Rawyl ! De vos deux pieds, l'un est au-dessus de l'abîme, et l'autre n'en est pas loin. A droite, le ruisseau bondissant, à gauche un gouffre sans fond, ou plutôt, ce qui est bien pis, un gouffre dont le fond se rencontre infailliblement à 400 mètres : deux secondes à peine de trajet pour un grave lancé dans l'espace. D'où il appert qu'il faut tenir bon à ce que votre tête, en qui réside momentanément une insidieuse force centrifuge, ne se mêle point de conduire vos jambes. Que si, malgré tous les raisonnements, quelque invincible *tremolo* vous induisait en un déraillement, n'hésitez pas à choir dans l'aqueduc. Il y a, par exemple, une diablesse de poutre traversière, où, dans les cas d'oscillation, vous n'avez plus le choix du côté ; les chamois vous indiqueront ici la façon certaine de s'y prendre, laquelle, en somme, est de cheminer constamment d'aplomb, et sans s'amuser aux éblouissements. Le tout, pour vous mettre à dos la *Kändler*, est l'affaire d'un petit quart d'heure ; après quoi, revenu en terre ferme, et vos esprits dûment rassemblés, vous vous sentez tout émerveillé de vos aptitudes inattendues à clocher d'une jambe ou de l'autre sur les précipices.

Au Rawyl de même qu'au Sanetsch une croix plantée sur le point culminant du plateau marque

la frontière commune des cantons de Berne et du Valais. Passé ce calvaire et le petit lac des Ravins, on découvre une vue magnifique sur les vallées d'Iffigen et de la Lenk et sur l'écheveau montagneux du Simmenthal, où, le moment venu, c'est-à-dire quand vous visiterez en ses replis le pays bernois, vous ne manquerez pas de m'avoir pour guide.

Quant à la Gemmi, qui s'ouvre derrière Loèche, toute l'Europe bientôt y aura passé. Chaque année, de juillet à septembre, — hors ce temps il n'y fait pas bon, — touristes et caravanes s'y suivent à la file. Vous aussi, vous y fûtes ou bien vous irez. Le bourg de Loèche, où l'on se baigne également par caravanes dans des piscines indiscretement bordées de galeries servant de promenoir aux curieux, présente le type achevé du vallon helvétique de toutes parts enclos de montagnes à pic. Dès la fin



UNE PISCINE A LOÈCHE-LES-BAINS.

d'août, on y grelotte à la nuit tombante, et, au cœur même de l'été, les ténèbres fondent dans cet entonnoir vers cinq heures du soir. Le torrent de la Dala, dont j'ai déjà parlé ci-dessus, y sort bouillonnant d'une âpre fissure et va de là, par une gorge abrupte, se plonger dans le Rhône. Sur sa rive gauche, au sommet d'une roche de 1,300 mètres d'altitude, niche le petit village d'Albinen (Arbignon), auquel on n'accède de ce côté que par huit échelles appliquées aux murs perpendiculaires du précipice. Les indigènes, hommes et femmes, usent familièrement de ce raccourci, où plane à demeure le vertige ; pour les étrangers, c'est une autre affaire : combien d'entre eux, partis fringants pour gagner la hune, en sont restés au deuxième échelon, pareils à ces entrepreneurs qui, rêvant de bâtir à cinq étages, s'arrêtent ruinés après l'entresol ! Encore le comble du sang-froid n'est-il pas de gravir les échelles, c'est, croyez-moi, de les redescendre.

La route de la Gemmi, si l'on peut raisonnablement donner ce nom à une sorte d'escalier tournant, d'une largeur variant d'un à deux mètres, est de tous les chemins muletiers dont j'aie connaissance celui qu'il est le moins agréable, et peut-être aussi le moins prudent, de parcourir à dos de mulet. Le mulet

des Alpes est à coup sûr une bête vaillante et patiente, dont je n'aurai jamais, pour mon compte, l'ingratitude noire de médire; mais dans les passages comme celui-ci, où l'on monte constamment à pic, en longeant des gouffres dont ne vous sépare qu'un minuscule parapet, quand toutefois il y a parapet, le meilleur est de sentir directement le roc sous ses pieds. Le mulet, vous ne l'ignorez pas, a

deux déplorables manies : la première est d'aller toujours, quoi qu'on lui puisse dire, au fin bord et à la margelle extrême de l'abîme; la seconde, qui ne vaut pas mieux, est de cogner sans façon, à tous les tournants, les jambes et les hanches de son cavalier contre les rochers et les murs voisins. Ajoutez que, lorsque deux de ces animaux viennent à se rencontrer, chacun prétend au susdit fin bord du sentier; il en résulte un conflit dangereux d'opiniâtetés qui ne cède qu'assez tardivement aux tractions les plus vigoureuses exercées par les guides sur la queue de chaque ruminant. Il y a bien une tierce façon d'aller, qui est de se servir de la litière; c'est celle, naturellement, que préfèrent les dames ainsi que les touristes du sexe fort qu'afflige le fardeau peu déposable d'une obésité excessive; mais, de bonne foi, si vous n'êtes pas de ces

ventripotents égarés par les vires alpestres, concevez-vous rien de plus humiliant que ce genre de *grimpade* en palanquin? Je dis humiliant et pour ceux qui portent et pour celui qui se fait porter... Vous m'avez compris, il suffit.

Le point culminant du col de la Gemmi, ou plateau de la Daube, est situé à 2,300 mètres environ, au pied même du Daubenhorn (2,880), dont vous voyez à droite les escarpements glabres et calcaires. A gauche, au-dessus du glacier de Lämmern, par où l'on peut encore se rendre à la Lenk et dans



LES ÉCHELLES PRÈS D'ALBINEN.

la riante vallée d'Adelboden, se dresse la masse neigeée du Wildstrubel. A vos pieds, la cuvette sombre où repose le village de Loèche, le défilé de la Dala, une partie de la vallée du Rhône, et, par delà, les plus grandes cimes méridionales du Haut-Valais, hormis le Mont-Rose. Sur le plateau même tout est nudité, solitude et chaos. Au bout de quelques minutes de chemin, vous rencontrez pourtant un vestige primitif d'architecture : c'est, au bord d'un abîme de plus de 500 mètres de profondeur, une petite



VUE SUR LA VALLÉE DE LOÈCHE.

hutte de pierre, refuge précieux en cas de mauvais temps, et où je me souviens, pour ma part, d'être resté blotti pendant près de trois heures en compagnie de quatre ouvriers italiens. On côtoie ensuite les rives désolées du petit lac de Daube, long d'une demi-lieue, et dont l'eau sale et bourbeuse ne perd rien, en fait de cristal, à être gelée neuf mois de l'année. Une demi-heure plus loin se trouve la fameuse auberge de Schwarzenbach, où l'imagination du poète allemand Werner a placé la scène d'un drame encore plus sinistre que le paysage qui lui sert de décor. De là jusqu'à Kandersteg, il y a deux heures et demie de descente.

A Kandersteg, nous sommes dans le canton de Berne : aussi le premier hôtel qui s'offre à vos yeux

ravis, dès l'entrée de la grosse bourgade, ne manque-t-il pas de vous arborer l'enseigne de l'*Ours*. Vous n'avez du reste, une fois là, que le choix des lieux de réfection : voici plus loin l'hôtel et pension Gemmi, plus loin encore l'hôtel Victoria. L'estomac et les jambes refaits, vous n'avez aussi que le choix des promenades : aux pâturages de la Kander, à sa cascade, à la mystérieuse vallée de Gastern dominée par son triple pic, au vallon sauvage d'Oeschinen et à son lac dans les hauts rochers. Êtes-vous du clan des grimpeurs, Kandersteg livre à votre vaillance ses deux magnifiques cimes du Doldenhorn et de la Blümlisalp, vierges encore ou bien peu s'en faut, puisqu'il n'y a qu'une quinzaine d'années qu'on en a violé les arêtes extrêmes. Le Doldenhorn, que vous reverrez de Berne à côté du Niesen, se présente, de

Kandersteg, sous deux aspects différents : de l'entrée de la vallée, on en distingue les deux sommets, le grand et le petit Doldenhorn; de l'hôtel Victoria, au contraire, sa corne principale apparaît seule sous la figure d'une mince pyramide de glace; vers le nord, ses épaulements neigeux plongent dans le lac d'Oeschinen. Quant à la Blümlisalp, composée de sept cimes placées sur un double rang et toutes visibles de Berne, c'est peut-être le massif le plus nettement dessiné des Alpes oberlandaises. Sa sommité appelée la Weisse Frau ou Dame Blanche, et dont l'ascension n'a été faite qu'en 1862, atteint comme altitude 3,661 mètres, et elle est encore dépassée par la dent maîtresse, ou Blümlisalp proprement dite.



PASSAGE DE LA GEMMI.

Au sortir de Kandersteg, la route devient carrossable. Le panorama est toujours superbe : en face de vous pointe dans les airs le petit hôtel du Niesen ; à droite, la Blümlisalp montre son glacier ; au bout d'un sentier de traverse près de Bunderbach, le lac Bleu, un rival du lac de Champey, vous invite à venir l'admirer dans son entourage de sapins et de hêtres ; mais c'en est fait des émotions fortes, des surprises et des saisissements : le chemin ressemble à une allée de parc ; le bétail paît dans les herbes ; à Frutigen, que vous atteignez en deux heures, vous retrouvez les prosaïques bruits de l'industrie humaine ; la ville a des drapiers, des fabricants, des distillateurs ; aux environs la belle nature est domestiquée ; on y exploite des carrières d'ardoises, des bancs de houille ; de là jusqu'à Thoune, enfoui dans ses ombrages au fond de son lac, les diligences, les omnibus vont et viennent, secouant les grelots de leurs attelages à travers les paisibles villages : vous êtes au seuil de l'Oberland, et pour ainsi dire dans la banlieue de Berne.

II

Aux dix coups de marteau frappés par l'arlequin de la tour de l'Horloge, le boutiquier de la Kesslergasse, volets clos et comptes achevés, s'est endormi du sommeil du juste; autant en ont fait, aux portes de la cité de l'Ours, et le laborieux paysan de Matte, qui tout le jour a engrangé ses foins parfumés, et le touriste nouvellement venu, qui, méditant un long séjour en pays bernois, s'est



LE LAC DE DAUBE.

arrangé demeure à souhait dans un tranquille chalet d'Aarziehle. Tout en ronflant à ébranler les massifs portiques de la rue, le boutiquier de la Kesslergasse ne laisse point se rompre le fil doré de ses visées : il rêve, avec mille détails circonstanciés à l'appui, que toute l'*ex-tribu du singe* (1) peine à l'envi pour lui édifier aux abords de Thoune, sur les rives murmurantes de l'Aar, le fameux cottage de retraite qui depuis vingt ans est sa mouche volante. Le paysan de Matte, dont la vie est un écheveau un peu plus complexe, mais qui, en fait de finesse, en remonterait à l'antique juge-mage, dévide, lui aussi,

(1) Abbaye des métiers de l'ancienne Berne, qui se composait des carriers et des maçons.

son rêve magique : il songe que son *spicher* (1), toujours plus repu, s'en va se dilatant sans jamais crever, et que lui-même, le bon paysan, — car richesse trouve sa récompense, plus sûrement encore que vertu, — a l'insigne honneur de prendre rang parmi les *censeurs* (2) de la paroisse. Quant au touriste nouvellement venu, il n'a plus lobe du cerveau où se puissent loger les visions; loin de songer à ce qu'il sera, sa joie suprême est de n'être plus; son premier sommeil est ce véritable frère de la mort dont parle le poète ancien, et il semblerait que tout Aarziehle, y compris même les terrasses de Berne, pourrait s'en aller au courant du fleuve sans troubler ce doux évanouissement, rançon obligée de douze heures de marche.

Tout à coup, au milieu de la nuit, des bruits étranges emplissent l'horizon; le touriste, — j'ai omis de vous dire que c'était moi-même, — s'éveille en sursaut. De chandelle, il n'en a besoin : une lueur immense s'élevant de l'ouest embrase tout un pan du ciel et colore d'une rougeur foncée les prés d'Aarziehle.

Le spectacle, vraiment, est magnifique. Des flammèches grésillantes retombent jusque vers le coude voisin de l'Aar, comme les gerbes gracieuses d'un feu d'artifice. Les appels sinistres de la trompe à feu, les uns graves, les autres aigus, se répondent d'un mamelon à l'autre. En mettant la tête à la croisée, j'aperçois dans la petite cour mon hôte à demi vêtu, et prêt à rallier non pas le corps des pompiers, mais la société des *sauveteurs* dont il est un des plus



CHUTE DE LA KANDER.

(1) *Spicher* (Speicher), pavillon avoisinant la ferme où les paysans bernois logent leurs provisions.

(2) Dans les villages réformés du canton on appelle *censeurs* ou *chorrichter* (juges du chœur) les notables de l'endroit qui se réunissent au chœur après le prêche pour y passer en revue l'état de moralité de la population.

vieux membres. Sur toute la partie de la plaine que l'incendie n'éclaire pas encore se meuvent des feux fantastiques qui, partis de points différents, se perdent parfois dans les bouquets d'arbres ou dans les replis du terrain, pour reparaitre et converger tous vers le plateau que je vois flamboyer.



BERNE : LA KESSLERGASSE.

L'incendie est à dix minutes environ de la ville. En un clin d'œil, je suis habillé, et je descends le perron du logis, du côté opposé au sinistre, c'est-à-dire le long des terrasses. Mais là, je me frotte les yeux, ne sachant plus ce que j'en dois croire. Est-ce une simple illusion d'optique, ou le reflet de la lueur de l'ouest? Une buée rougeâtre monte également de la plate-forme qui domine à pic la chaussée. Derechef je cours à ma fenêtre sur le derrière du chalet, afin de rétablir mon orientation à l'aide des prairies. Plus de doute, les deux embrasements sont bien distincts : une bande de ciel noir sépare la zone rutilante de la campagne de la portion de firmament qui commence à s'éclairer au-dessus du Münster. Je redescends vite dans la rue : elle est maintenant pleine de gens effarés qui se démènent et s'appellent d'une maison à l'autre, tandis que la grosse cloche de la cathédrale et

tous les carillons de la ville marient leurs volées en un même tocsin.

— Où est le feu? dis-je à un homme qui court en agitant un grand trousseau de clefs. — Dans la Kesslergasse! répond-il; et toujours courant, il enfile la rampe la plus proche. — Non, le feu est à Matte! crie une vieille femme qui n'a encore vu les choses que d'un œil. La vieille femme a raison et l'homme aux clefs n'a pas tort : Matte et la Kesslergasse brûlent à l'unisson.

Lecteur, une petite pause, le temps de laisser un tantinet refroidir les braises. La chose que je vous raconte date déjà de plusieurs années. J'étais, je vous l'ai dit, nouveau-venu en pays bernois ; ni de Matte ni de la Kesslergasse je ne savais encore le premier mot. La veille au soir, à neuf heures, le train de Thoune m'avait déposé presque inanimé devant l'église du Saint-Esprit, d'où, remettant les affaires sérieuses, j'avais gagné mon hôtellerie préparée d'avance au creux d'Aarziehle. En homme d'ordre et qui venait, par-dessus le marché, de franchir la Gemmi, j'avais inscrit sur mon carnet que je dormirais cette nuit-là le tour du cadran ; l'événement faussa mon devis de plus des trois quarts, puisque bien avant le lever de l'aurore j'étais en train de vaguer par les rues. Il est vrai que cette promenade aussi nocturne que peu méditée m'offrait un charme si original que je n'eusse voulu, pour beaucoup, être resté sourd à la rauque musique des *feuerhörner* ; et, en vertu de ce dilettantisme quelque peu féroce du touriste, qui exigerait, s'il l'osait, que chaque coin du monde par où il passe lui offrît des décors tout neufs, avec des effets de lumière n'ayant encore servi à personne, je trouvais que la ville de l'Ours faisait bien les choses et que l'accueil valait la visite.

Les abords de la Kesslergasse m'étant barrés par la foule, je remontai jusqu'au *Bernerhof*, par derrière le Palais Fédéral, pour commencer de l'ouest à l'est, dans le sens des grandes voies marchandes, l'examen de la vieille cité.

Quatre larges artères qui se font suite, en français les rues de l'Hôpital, du Marché, du Commerce et de la Justice, y partagent en deux moitiés à peu près égales la péninsule formée par l'Aar. Vues en plein jour, par un beau soleil de juillet, ces rues vétustes avec leurs robustes maisons de grès verdâtre, aux balcons renflants, aux toits surplombant de plus d'un mètre, aux murs soutenus par des contre-forts inclinés, aux arcades basses dont chaque pilier avec sa voussure semblerait capable de porter le monde, aux enseignes retombantes, agrémentées d'appendices bizarres, tout cela, dis-je, sous le lumineux sourire du ciel bleu, présente déjà un coup d'œil étrange, un air féodal et gothique dont l'équivalent ne se trouverait peut-être dans aucune autre ville de l'Europe ; mais combien plus saisissant en était l'aspect par cette nuit d'alarme et de remue-ménage, dans le vacarme des cloches, sous le jaillissement des fusées fumeuses que l'incendie projetait à la ronde !

Tout en cheminant sous les lourds portiques, je pouvais, sans beaucoup d'effort, me croire transporté au quatorzième siècle, et me figurer que j'errais au travers d'une ville prise d'assaut. N'entendais-je pas dans les rues voisines le sourd tumulte des hommes d'armes, se soulant de massacre et de pillage, et les accents frénétiques du cor dont les résonnances s'égarèrent par le dédale des voûtes traversières ? Peu à peu cependant ces rumeurs devinrent moins distinctes ; j'étais arrivé à l'extrémité de la rue de la Justice, c'est-à-dire au pont de la Nydeck, près de la nouvelle fosse aux ours. Sans souci du tintamarre qui se faisait sur leurs têtes, messieurs les ours et leurs oursons, retirés dans leurs chambres à coucher, dormaient sans doute profondément, en pensionnaires bien appris, leur innocentissime museau sur leurs pattes ; mais, à 30 mètres au-dessous de moi, dans son défilé serpentin, l'Aar, qui jamais ne sommeille, grondait en sourdine. Que me vociférait à cette heure obscure la belle rivière cérulée à qui l'oiseau-roi des montagnes (1) a donné son nom ? Dans le murmure de ces fleuves alpestres, même après qu'ils ont épuisé leurs plus grandes fureurs et qu'ils semblent prendre un air assagi, il reste toujours une pointe de délire ; jusqu'à la fin ils rêvent tout haut des

(1) Le mot *aar*, en allemand poétique, signifie : aigle.

folies qu'il ne leur est plus donné de commettre, des déportements dont l'heure est passée pour eux.

C'est ainsi que la bleue Aar, dans son humeur comme dans son langage, ne dépouille jamais entièrement les fières sauvageries de son berceau. Vous savez qu'elle naît là-bas, par delà le Wellhorn et le Wetterhorn, dans les hautes solitudes du Grimsel, sous des masses luisantes de glaciers. Ses premiers joujoux sont de gigantesques blocs de rocher qu'elle pousse prestement devant elle, dans le défilé, avec de menus vagissements qui couvrent déjà la voix du tonnerre. A peine a-t-elle eu le temps de prendre conscience de ses forces, qu'elle étonne le monde d'un bond épique et qui d'emblée lui assure la gloire : c'est sa fameuse chute de la Handeck. Les témoins de cet audacieux exploit sont, à droite et à gauche, le Gelmerhorn, l'Aelplistock, le Thierälplistock, et autres gardiens rébarbatifs de



AU PONT DE LA NYDECK.

la romantique vallée. Après cette chute en vient une seconde, et de cascade en cascade, toujours écumante et infatigable, l'Aar se fraye chemin à sa guise par le beau saltus de Guttanen.

La voilà tombée de plus de quinze cents pieds ; les petits torrents avec lesquels elle s'amusait à caqueter plus haut ne lui suffisent plus : elle cherche maintenant autour d'elle des compagnons de voyage plus sérieux. Et il lui en vient de tous les côtés : du Gadmenthal, des glaces de Trift, du val d'Urbach. La verdoyante vallée de Meiringen l'accueille ensuite, et là, en cascates admirables, lui arrivent de la Grande Scheidegg et du Hasliberg de nouvelles recrues, le Reichenbach et l'Alpbach. Dès lors l'espiègle enfant du Grimsel prend des mœurs plus régulières. Les monts du Hasli ont vu ses dernières voltiges ; elle coule maintenant sur un territoire qui lui appartient en propre et dans une vallée qui porte son nom. Pour achever d'atténuer sa fougue, deux immenses lacs vont la recevoir dans leur sein : c'est d'abord celui de Brienz, où l'égayent encore au passage les cabrioles drolatiques d'un petit frère venu du Schwarzhorn, le Giessbach aux quatorze sauts. Trois lieues durant, elle



COURS SUPÉRIEUR DE L'AR.

AUTRES OUVRAGES DE M. ÉLISÉE RECLUS
PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

LA TERRE

DESCRIPTION DES PHÉNOMÈNES DE LA VIE DU GLOBE

2 volumes in-8 jésus qui se vendent séparément

PREMIÈRE PARTIE

LES CONTINENTS

3^e édition

Un magnifique volume avec 236 gravures et 25 cartes tirées en couleur. 15 fr.

DEUXIÈME PARTIE

L'OCÉAN

L'ATMOSPHERE, LA VIE

2^e édition

Un magnifique volume avec 208 cartes ou figures intercalées dans le texte et 2 cartes tirées en couleur..... 15 fr.

LES PHÉNOMÈNES TERRESTRES

2 volumes in-12, avec gravures intercalées dans le texte, qui se vendent séparément

- I. **LES CONTINENTS.** 2^e édition. 1 vol..... 1 fr. 25
Ouvrage couronné par la Société pour l'instruction élémentaire.
- II. **LES MERS ET LES MÉTÉORES.** 2^e édition. 1 vol..... 1 fr. 25

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.